

# **LES CAVES DE L'EXISTENCE**

Roman

**Alain Robert Coulon**

## PRELUDE

Mon cher marquis,

Savez-vous bien ce que je vous envoie là ? – un manuscrit de notre pauvre cher Alexis. Il y ébauche le récit de sa vie, et de ses voyages.

Vous l'avez connu tout comme moi : chagrin, fantasque, curieux de tout, brillant, disert à ses heures, et avec cela, misanthrope, écorché, enfin irritant en diable.

Eh bien ! Le malheureux a vu la fin de ses souffrances, ce mois dernier. Et devinez où ? A l'asile de M.

Vous vous souvenez sans doute combien il adorait son piano, sa chère musique. Au point qu'il m'avait confié se plaire à voir couler les gouttes de sueur sur les touches blanches de son clavier. Quand ce n'était pas des gouttes de sang ! – car il lui arrivait de s'y égratigner les doigts.

Il avait toujours rêvé de composer. Eh bien, il écrivait ! Sa sœur m'a remis dimanche dernier ce vieux cahier jauni, qu'elle a déniché dans le fouillis de ses papiers.

Comme vous le savez, il avait été un grand voyageur, un de ces malheureux qui trottent sans répit sur notre globe, en quête d'on ne sait quoi ; un de ces crucifiés errants qui s'enrichissent les yeux, et se vident la bourse.

Je vous l'ai appris en son temps, je crois : je l'avais connu à Pékin, où il était de mode d'aller pérégriner, autrefois, un peu comme, du temps de ma grand-mère, il était d'usage de se rendre à Rome, et de la même façon que ma petite-fille sera probablement tenue de partir pour la lune.

Et, en confidence, je vous avoue qu'il fut en Chine le plus doué de mes amants. Après vous, il va sans dire ! A première vue, il n'était pas très imposant d'allure. Mais il avait du feu. Et, croyez-moi, cela suffit à nous autres femmes, pour qu'un homme nous plaise, nous enchante, nous conquière, nous attache, nous ligote en un mot. Il m'a bel et bien conquise, et fermement - pour un temps. Par la suite, je l'ai suivi de loin, ramassant encore, çà et là, les échos de ses aventures, de ses incessants exils volontaires, humant, non sans un vif plaisir caché, quelques effluves de sa douteuse réputation.

Il semait à tous vents. J'ai su qu'il s'était installé de longues années au Japon, et, si je ne m'étonne guère qu'il ait prisé ce petit pays insulaire, je me demande bien, en revanche, pourquoi il avait élu domicile dans la plus surpeuplée des îles, lui qui chérissait si fort la solitude. – Peut-être parce qu'il y avait dépisté les traces de l'une de ces folies carabinées, tout compte fait à peine moins déraisonnable que la nôtre, mais plus rare, moins universelle, et en tous cas, plus tarabiscotée.

Mais ce que j'ignorais, c'est qu'il s'était transporté, par la suite, au Népal.

Je crois que vous pourrez déceler sans peine, dans les pages que je vous adresse aujourd'hui, pour peu que vous ayez la patience de les lire -je les ai quant à moi feuilletées à l'américaine – les signes patents du désordre qui caractérisait sa vie, et qui a gagné, peu à peu, son pauvre esprit. Le malheureux garçon ! Quel étrange destin ! Ou plutôt quel pitieux lot ! Ce qu'il a dû souffrir ! Plaignez-le comme je le plains !

Et comme si cela ne suffisait pas, il cultivait encore la manie de souffrir pour les autres . Voyez donc comme il a fallu qu'il introduise, dans la structure précaire de son pauvre récit, cette seconde partie qu'il appelle «en cellule» , qui semble, à la manière des contes indiens ou arabes, une sorte d'histoire en tiroir dans l'histoire, et où il va jusqu'à oser se glisser dans la peau de l'un de ces malfaiteurs chinois qu'il n'a pu ni être ni connaître !

J'imagine qu'il lui fallait, coûte que coûte, caser quelque part le Largo de cette sonate asiatique qu'il n'a jamais réussi à écrire, un peu dans le style, lent et triste, de ce mouvement en ré mineur qu'il aimait tant – je me souviens encore qu'il me l'a joué le jour de la mort de sa fille -- , ce Largo dont je ne sais plus quel âne a pu dire que Beethoven l'avait composé sous le coup d'une rage de dents.

Bref, vous jugerez par vous même.

Et vous voudrez bien me faire savoir, s'il vous plaît, quel sort vous entendrez réserver à ce cahier posthume qui, littéralement, me tombe du ciel.

Faites-moi donc signe, d'ici quelque temps, afin que nous avisions à prendre jour, pour en causer.

Votre fidèle complice,  
Duchesse de Lieseville.

I

DANS LA CAVERNE

La grotte sentait l'eau et la terre, la décomposition végétale. Trois hommes se tenaient là, dans la pénombre, assis en posture de méditation. Alexis et Gyani, son jeune compagnon népalais, faisaient face au vieux maître, le Maître des Fourmis, ainsi nommé parce qu'il avait coutume de les nourrir, ne se déplaçant jamais sans emporter un sac de riz à cet effet, peut-être pour sauver quelques-unes des proies qu'elles dévorent tout vif.

Le silence était complet, dense, impressionnant. On n'entendait que le léger souffle des respirations, ou plus exactement on le devinait, de même que le paisible battement des cœurs, de trois cœurs à l'unisson, ce bruissement vague de la vie en cours. Les courants de sang rouge continuaient à s'activer, tranquillement, sourdement.

Depuis combien de temps se tenaient-ils ainsi immobiles ?

Alexis avait l'impression que ses bras étaient de pierre, que sa matière cérébrale se figeait, se solidifiait peu à peu, comme par un lent mais inexorable processus de glaciation.

Et puis cette lourde sensation de chaleur fourmillante, au niveau de l'épine dorsale ...

Tout d'un coup, il eut conscience d'un mouvement, d'un déplacement, comme un navire qui lève l'ancre, et s'éloigne du rivage. Bien que toujours immobile, il voguait, sous l'emprise d'une légère ivresse, une ivresse sobre ; il s'acheminait par une progression régulière, au gré du flottement ; un passage s'ouvrait devant lui, l'aspirait peu à peu, sans résistance possible, comme un courant d'eau montant dans une cave, dans les conduits souterrains d'une enfilade de cavernes. Il y flottait à présent, libéré, aussi léger qu'une balle de coton, tout en continuant de sentir, à ses côtés, la calme présence impassible de Gyani, d'entrevoir les traits fins de son visage, délicatement tendus par un effort d'attention intérieure, d'entendre son souffle ténu, et tout cela dans un étrange recul, comme derrière un voile de tulle, avec un effet magique de distance détruite ...

TURIYA ! Le quatrième état ... C'était donc cela, turiya, le ravissement du yoga, ce glissement humide à travers une impassibilité de pierre.

Un curieux mélange de bonheur et de quiétude, ponctué de vifs éclairs de terreur, s'empara de lui. Il ne savait plus s'il était encore vivant, s'il dormait ou s'il rêvait. C'était tout à la fois un faux rêve et un faux sommeil, en pleine clarté mentale.

Un discret sourire s'esquissa sur les lèvres charnues du Maître des Fourmis. Il l'entendit lui murmurer, inaudiblement, sans paroles :

Tu vois, maintenant, tu es passé, dès ce monde, au sein d'un tout autre monde ... Tu VOIS. Tu as franchi l'étroit chenal, la mince ouverture, la porte étroite. Apprends à aller et venir, d'une rive à l'autre, à ton gré. Le monde extérieur et le monde intérieur ne font qu'un. Il n'y a ni entrée ni sortie. Tiens-toi droit sur le seuil, dans le miroir, sur la ligne frontière invisible... Tu sais, dans certains villages, on craint de marcher sur le seuil des maisons. On prétend qu'alors la mère va mourir. Mais la mort de la mère

charnelle est une seconde naissance, une naissance spirituelle, pour le fils comme pour elle. La mère donne la vie pour la seconde fois ...

Soudain, Alexis revit le visage déchiré mais énergique et endurant de sa mère, tel qu'il le vit pour la dernière fois, de biais, de la fenêtre du train, dans la lumière blafarde de la petite gare.

Il partait une fois encore pour un long voyage, jusqu'au Finistère de l'Asie. Et elle aussi s'appêtait à partir, à le rejoindre dans les contrées d'outre-tombe, et elle n'en concevait nul effroi : depuis belle lurette, elle n'était plus entièrement de ce côté des choses ... Elle ne résidait pas exclusivement dans le monde à l'endroit ; elle en connaissait aussi l'envers, comme installée dans quelque posture secrète, un pied sur chacune des deux rives, ferme, détachée, et presque sereine dans cette position des moins confortables.

Dans la nuit du quai, une ultime fois, il avait saisi, l'espace d'un éclair, son digne regard voilé de sanglots retenus, et, d'un seul coup, leurs quatre yeux s'étaient pénétrés et fondus en un seul grand souvenir, décoché comme une longue flèche fendant l'avenir, ouvrant un passage où Alexis s'engouffrait, emporté par l'élan du vide. En cet instant, tout deux avaient décollé vers quelque ciel étoilé. Oui, il revoyait ce visage soucieux mais confiant, fort d'une exigence, grave sans noirceur, sur ce bout de quai banal ; il revivait cet adieu discret, modestement effacé, comme si la séparation n'était qu'une convention fictive du théâtre de la vie, comme si on était bien certain, du côté de la face cachée de la scène, de faire tout le chemin ensemble, de concert, dans la cave la plus secrète du cœur.

C'est ainsi que dans la sonate des Adieux de Beethoven, cette sonate qui était, curieusement, la seule qu'il n'eût jamais déchiffrée, comme si elle ne l'attirait pas, comme s'il en avait peur, l'Adieu, l'Absence et le Retour formaient les trois mouvements inséparables de la même œuvre. Partir, s'attendre, c'était déjà la joie pressentie de se revoir, de s'en revenir ensemble, la main dans la main serrée, après le mauvais rêve de l'absence : la déchirante mélancolie du départ se trouvait déjà lourde de l'allégresse tumultueuse du retour. Oui, ces adieux précipités, ce furtif échange de regards, sur un quelconque pan de quai, cette fin de maternité nocturne et poignante, s'ils avaient pris, à tout jamais, ce double caractère de précision cinématographique et de brume onirique, c'était bien parce qu'ils se profilaient sur un plan de réalité inaccoutumé et incertain, dans cet entre-deux du rêve diurne et de la veille endormie.

Et maintenant, il se retrouvait comme égaré dans ces collines népalaises, près des jungles du Terai, au sud-ouest de Dârjeeling, à deux pas de la bourgade de Ilam, non

loin de la frontière indienne.

Népâl ! A peine un pays et tout un monde ... Une mince langue de terre, coincée dans les montagnes, entre le Tibet et l'Inde. Un modeste flanc d'Himalaya, la grande barrière blanche, la puissante arête. Un surgissement de pyramides naturelles, de pics aux noms fantasques, aux formes étranges, comme « Queue de Poisson », « Machhapuchhare » , et, perdus au creux des terres, des débris noirs de fossiles marins - en altitude, le souvenir du fond des mers, le plus bas dans le plus haut.

Népâl ! Des collines fourmillant d'enfants effrontés et rieurs, hardis, astucieux, faisant des pieds et des mains pour survivre, nés de montagnards au souffle rude et de femmes fines et souples à la cheville agile, courant sur les pentes, chargées de hottes pour transporter le bois, les pierres et l'eau.

Népâl ! Contrée fourmillant de dieux – en bronze, en bois, en pierre, en terre, en chair ; dieux rouges, écarlates, empourprés du sang des bêtes sacrifiées ; masques démoniaques aux langues fourchues, aux yeux cruels ; déesses infernales aux mamelons généreux, ouvrant leurs jambes comme les pages d'un livre d'or ; Shivas aux membres énormes en pierre ronde ; cobras de métal vert, à la crête hérissée, couronnant la statue des rois ; singes juchés sur les portails des temples et sur la tête des saints ; vaches sacrées se promenant, en couples débonnaires, face aux grilles fermées du Palais Royal ; sanctuaires où l'on adore, où l'on cause, où l'on pleure, où l'on s'aime, où l'on souffre, où l'on meurt, où l'on brûle en plein air, à côté du linge qu'on lave ; quais de temple semblable à une gare, où un Bouddha inattendu sort à mi-corps de la pierre d'une dalle, où il se fait des miracles, et des horreurs ; où l'on entrevoit des yogis en robe blanche, beaux comme des Christs, se nourrissant de lait, s'entretenant calmement, accroupis en rond, rayonnants au soleil du matin ; où des enfants malades, aux bras coupés, mendient ; où des vieilles femmes en jupes noires déambulent tout en faisant tourner leur moulinet à prières ; où des bonzes allument des lampes de beurre de yak ; temples de toutes les confréries du Tibet et de l'Inde, des mille et un Bouddhas ...

Népâl ! Mixture envoûtante de dieux, de bêtes, d'enfants et de montagnes, de monstres. Philtre subjuguant, mélange inflammable qui explose dans votre cœur, vous emporte, vous arrache à vous-même pour ne plus jamais vous laisser repartir.

Et il n'était pas repartir. Depuis des années qu'il ne comptait plus, il restait accroché dans ces collines, installé à demeure dans cette grotte, cet antre qui le tenait dans son étreinte. Enterré.

La chaleur humide était accablante, épuisante. Le corps, dérouté par les sensations contradictoires de l'humidité, dont l'air était saturé, et d'un feu ardent d'enfer, ne savait plus s'il souffrait de froid ou de chaleur. En tout cas il souffrait.

Et, pendant les exercices de yoga et les méditations quotidiennes, il fallait non seulement chasser les pensées harcelantes, mais aussi supporter sans broncher les piqûres de moustiques ou de fourmis. Les moustiques, surtout, avaient une façon âpre et sournoise d'attaquer aux endroits les plus imprévus, les plus sûrs – par exemple aux chevilles, en camouflant avec soin leur approche, avec une hargne délibérée, presque méchante.

La nuit, dormir était une entreprise des plus laborieuses, une sorte de devoir, auquel on s'appliquait tant bien que mal, et dont finalement un coup de dé décidait. Toutes les choses les plus simples, les plus naturelles, les plus stables, semblaient se dérober et trahir la confiance, prenant un malin plaisir à surprendre désagréablement, à vous jouer des tours. Le sommeil, mais aussi la digestion bien sûr et l'organisation même des heures, d'une façon générale toutes les sensations familières qui passent pour accordées, pour allant de soi, tout ce qui accompagne benoîtement l'existence et lui confère un caractère rassurant, cette infinité de repères minuscules dont il n'avait jusque là jamais soupçonné la fonction cachée, voilà qu'ils étaient devenus autant d'adversaires acharnés et trompeurs.

Le dérèglement des sens intervenait sans drogues, sans artifices, par le simple fait d'un transfert géographique : l'exil sur un terroir étranger. Les yeux se heurtaient à des formes inaccoutumées, s'accrochaient à des faces déroutantes, butaient sur des couleurs inusuelles, sur des angles trop vifs, ou bien au contraire sur des rondeurs trop rondes.

Rien n'était en place. Tout allait de travers. Mêmes les harmonies, les proportions, quand elles existaient, avaient l'air d'obéir à une règle d'or déconcertante, déraisonnable. On sentait un déséquilibre derrière les formes parfaites qui arrêtaient le regard. Et que dire, alors, du délire des dissonances ! L'œil éprouvait un malaise qui confinait par moments au vertige, comme si l'univers arbitraire et fantasque d'un peintre malicieux avait subrepticement pris la place du monde connu. Peut-être était-ce ainsi qu'un Van Gogh, qu'un Lautrec, au travers d'une pupille malade, hallucinée, devait apercevoir les formes familières les plus banales : il y avait de quoi chanceler. Les herbes, les rocs, les souliers, les coiffes et les sourires, tout flambait.

Quant à l'oreille, elle avait, sans répit, son cortège propre de douleurs raffinées, de nuit comme de jour. C'était d'abord le dépaysement d'un bain de langage qui vous submergeait impitoyablement, sauf en de rares trouées : les formules simples, vite apprises, réconfortantes au départ, agaçantes à la longue, parce qu'elles rappelaient les bornes d'un savoir qui, en s'accroissant trop lentement, décourageait l'effort. C'étaient ensuite des sons ou des bruits incongrus, déroutants, soit des cris hideux, isolés ou clairsemés, d'animaux mal identifiés, soit des ondes indéfinissables de vibrations sonores qui paraissaient s'ingénier à vous poursuivre, à vous encercler - indices de l'existence de sourdes puissances vitales dans la jungle, dans la végétation et le sol local.

Et il y avait également ces sons bien connus de la vie quotidienne des hommes, trop faciles à identifier, mais qui présentaient justement, dans ce cas, quelque chose d'un tout petit peu différent, chargé d'irriter, de contrarier, de causer de cruels tourments à l'ouïe la plus accommodante.

Il émanait de ces terres étranges, d'une façon générale, un bruissement anormal pour l'exilé, une sorte de force magnétique propre au sol, un phénomène inconnu de pulsation, dont on aurait été bien en peine de dire à quel chapitre de la science il aurait pu se rattacher, mais qui présentait un double caractère, une irritante double face, étant pour une part inamical, hostile et fort désagréable, et d'autre part, tout aussi bien, captivant, obsédant, presque séduisant à la fin.

La nuit, en particulier, une mystérieuse rumeur lumineuse semblait passer dans l'air moite, ainsi qu'une brise sournoise et souveraine, dispensant son harcelante énergie en tournoyant, avec une lenteur calculée, parmi les grottes, pour tourmenter les hommes cherchant en vain le sommeil.

Et cependant, l'ensemble de ces épreuves présentait un côté formateur. A l'issue de ces souffrances, on se retrouvait aguerri, le corps trempé, ferme et vigoureux, obéissant habilement au jeu des nerfs, lesquels, grâce au yoga, devenaient semblables à de belles cordes cuivrées, à la fois souples et résistantes, aptes à se tendre ou se détendre avec aisance.

On était très loin de la torpeur, de l'aveulissement qu'une vie trop moelleuse tissait pour vous absorber à la manière d'un piège de sables mouvants : l'insidieux danger des fertiles et grasses prairies, des zones tempérées endormies et endormantes, des terres trop heureuses.

Il entrouvrit les yeux. Des étoiles scintillaient dans l'ouverture elliptique de la grotte. La nuit était tombée d'un seul tenant, comme une lourde lame bleu-noir, après un bref crépuscule. Pourtant la chaleur était toujours de plomb. Des bouffées d'air brûlant et moite montaient des rochers, semblaient sortir des profondeurs de la terre et de la jungle, telle une haleine de fauve soufflant avec une âpre violence sourde. Il faudrait une fois encore combattre le cauchemar des insectes enhardis par l'obscurité, et d'un réveil en sursaut à l'autre, tâcher d'accumuler de précieuses minutes de sommeil.

Mais il ne savait plus très bien où commençait le sommeil, où s'arrêtait la veille, où était le songe, où le cauchemar.

Dans la caverne protectrice, les jours et les nuits s'écoulaient tour à tour, mal distingués –une uniforme bande de temps, grise et floue, se dévidant pareille à une pellicule interminable.

Tout prenait des contours incertains. On était plongé dans un milieu presque homogène, une insolite matière première de consistance douteuse, semblable à une huile encore liquide mais sirupeuse, hésitant à se solidifier, un état intermédiaire à la

fois mouvant et figé, pesant et léger, quelque chose d'indéfinissable, qui ne répondait à aucune appellation répertoriée, à aucune expérience connue, et dont le goût, tout ensemble sucré et acide, faisait passer dans la chair des frissons épidermiques d'un trouble plaisir équivoque, ni franchement agréable, ni à vrai dire déplaisant, une maigre douleur douceâtre, douce-amère, ainsi qu'une de ces vilaines écorchures d'enfance, qui sont l'occasion rêvée de s'attarder dans un lit moelleux et douillet un peu plus longtemps que de coutume, dorloté par une mère attendrie, non sans un soupçon d'inquiétude.

C'était pareil à la sensation un rien rugueuse, mais pourtant lisse de deux peaux, deux doigts frottés suavement l'un à l'autre par exemple, une similitude surprenante, une confusion presque complète, bien qu'un tout petit peu refusée, défendue, dans cet entre-deux mal défini de l'union pâmée et de la séparation plus ou moins franche, dans l'intervalle ...

Et pour tenter de l'abolir, cet intervalle d'incertitude, ce qu'il aimait presser entre ses doigts d'enfant, c'était un peu de laine douce, dérobée à la couverture du lit, et longuement serrée, maniée, triturée, caressée entre le pouce et l'index, avec une âcre volupté. Douceur de doudou !

Car alors, la sensation étroitement localisée se soulevait en une puissante vague montante qui enveloppait peu à peu tout entier, emportant autoritairement, en une marche arrière précipitée, vers un souvenir primitif et crucial où l'on s'engloutissait de la tête au pied, ramassé sur soi-même, boule de poil et de chair vive propulsée avec une lente et voluptueuse inflexion courbe entre des muqueuses chaudes et humides, musclées, qui pressaient très fort comme pour garder leur proie dans un dernier regret, alors même qu'on se sentait s'en dégager malgré soi, glissant sans pouvoir se retenir, coulant dans la tiède moiteur du noir et resserré passage qui vous embrassait étroitement une ultime fois en vous délivrant.

Gyani était son compagnon népalais, un jeune homme de petite taille, d'apparence frêle, mais dissimulant une vigueur secrète, une endurance et une robustesse foncières de montagnard. Dans sa face claire et douce, où frémissait le poil rare d'une moustache plus timide que virile, et qui souvent souriait vaguement avec une candeur légèrement égarée, passait, par éclairs, la lame luisante d'une détermination franche, sans une ombre d'arrière-pensée, et dans ces moments, des rides d'une maturité insoupçonnée venaient apporter à ses traits une beauté encore plus profonde, comme soulignée par un fusain divin.

Et alors, Alexis y lisait sans équivoque un message, d'une sincérité un peu